

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique

MODES

CERTAINEMENT oui, chère madame, les gants clairs sont et continueront à être en faveur. On a porté le chevreau blanc tout l'été. Pour l'hiver, le gris perle et le nacré, légèrement rosé, primeront. Les broderies noires, sur les gants, sont aussi beaucoup plus élégantes que les broderies de même teinte.

Des gants clairs avec un costume en grosse serge foncée, par exemple, constituent, en fait de demi-toilette, l'élégance suprême.

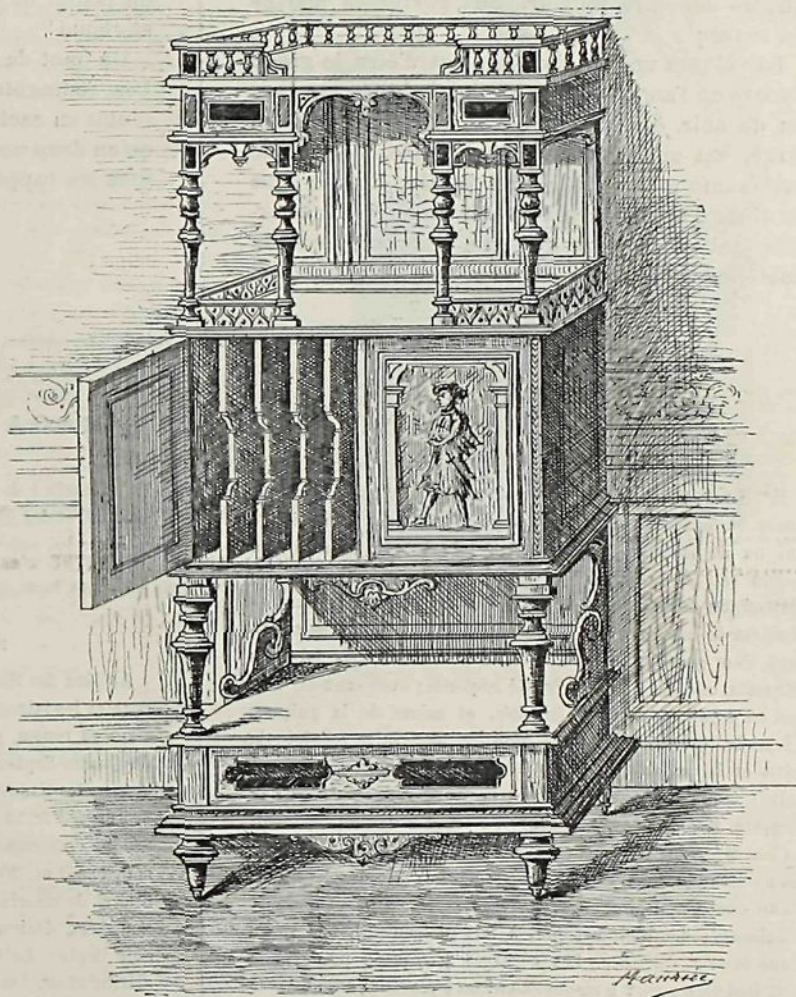
Pour le soir, on fait beaucoup de garnitures en plumes; et les tours de cou, comme les manchons, en *pélican blanc*, seront du dernier genre pour les jeunes filles. Je profite de l'occasion pour

vous dire que, si le manchon n'atteint pas tout à fait les énormes proportions de jadis, il se fera cependant plus grand que pendant ces dernières années.

Beaucoup de succès aussi pour les pierreries, mais surtout pour des simili-pierreries en métal recouvertes de poussière de diamant, et principalement pour les améthystes et les amaranthes, comme ornement de robes de bal.

Parmi les bibelots nouveaux dont on se sert à table, je vous signale la petite coupe contenant les fines lanières de papier d'argent destinées à entourer les tiges des fleurs, prises sur les surtouts, et offertes aux invitées, à la fin d'un repas, par leurs cavaliers. Cette coupe se fait en cristal ou en porcelaine, souvent même en argent, mais elle est toujours différente du service dont elle ne fait pas partie.

Encore une fantaisie que je vous signale, chères lectrices, quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec les chiffons; celle-ci figure avec succès sur les bureaux: c'est la plume de gypaète. Tout le monde sait que



Petite bibliothèque style Renaissance pouvant servir de porte-musique et d'étagère pour objets d'art.

De MM. Ployard et Châtel, 67, rue Saint-Lazare.

cet oiseau de proie est assez rare en Europe. Il ne se trouve que sur les cimes les plus élevées. On en voit surtout dans les Alpes. La chasse en est fort dangereuse. C'est donc, par conséquent, un objet de valeur qu'un semblable porte-plume. Quelques personnes varient encore avec la plume d'*argus* de l'Himalaya. Mais avec l'un ou l'autre de ces porte-plumes, il ne faut pas compter écrire en *pattes de mouche*, ce qui n'est, du reste, plus du tout la mode.

Pour les enfants, on revient à la simplicité de laquelle on n'aurait jamais dû s'écarter. Les robes des fillettes suivent un peu la tendance de celles de leurs mères. Quant aux garçonnets, le grand succès demeure toujours aux costumes marins ou russes.

Le velours uni ou glacé promet d'être le grand succès de l'année comme robe habillée de jour ou de soir. Mais le velours côtelé, surtout en large, est une fantaisie très prisée. J'ai vu une ravissante toilette de jeune femme, comme robe de dîner d'apparat, en velours côtelé crème et or. Elle était garnie, au corsage, de broderies et de dentelles d'or; cette toilette avait un suprême

cachet de distinction. La jupe, toute unie, assez longue, était soutenue par un peu de ouate à l'intérieur de l'ourlet. C'est, du reste, un moyen que l'on devrait employer pour toutes les robes de soie ou de velours.

Pour le bal, proprement dit, ce sont surtout les étoffes légères qui domineront : la gaze, la mouseline de soie et le tulle grec que certaines grandes maisons veulent lancer, soit en uni, soit semé de pois chenillés, sont donc les favoris du moment.

Les modes de l'Empire ramènent avec elles celles des robes de soie ouatées comme robes d'intérieur. Combien de personnes se réjouiront du retour de ce renouveau, si douillet, si léger et si chaud !

Un mot de la mode masculine, pour terminer. Les redingotes se portent longues; et, en noir, plutôt en cachemire ou en armure de fantaisie qu'en drap uni. Les manches sont modérées sous tous les rapports, et les gilets demi-ouverts.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

M^{me} Turle, 9, rue de Clichy, fait pour l'automne les costumes les plus charmants et les plus pratiques. Un lainage uni ou de fantaisie, une garniture de velours assorti à la couleur ou de couleur très tranchante. Très jolie aussi une disposition de trois à cinq petits volants, ourlés, de six centimètres de hauteur, le dernier monté à tête, les autres rabattant l'un sur l'autre en un joli frissonnement. Des lainages piquetés offrent une nouveauté coquette; avec ceux-ci, l'on met en garniture une soie brochée, et même de la guipure d'Irlande. Comme robe plus habillée, M^{me} Turle emploie la faille et le velours russe, et aussi le velours commissionnaire; les garnitures prennent également une allure plus élégante. M^{me} Turle est très consciencieuse et habille fort bien.

Chez M^{me} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, la mode d'automne est dans tout son épanouissement. Voici des jaquettes d'une coupe parfaite; des mantes et des collets Henri II séduisants; des costumes tout à fait plaisants et des robes d'une exquise élégance. Les corsages garnis en petite veste vont fort bien; ceux à empiècement ou à plastron croisé, avec cravate de dentelle genre Directoire, méritent de vous être particulièrement signalés, ainsi que le genre princesse, qui est en vogue, mais la taille enroulée d'une draperie *merveilleuse* qui tend à la raccourcir sans en changer la place; c'est la draperie, en remontant assez haut, qui doit faire la taille courte sans la rendre disgracieuse. M^{me} Thirion excelle dans cette nouvelle façon qui semble avoir la vogue.

M^{me} Denzeln, 4, rue de Châteaudun, est une couturière dont les prix sont modiques; ce qui n'empêche pas ses costumes d'être fort bien faits. Les jupes doublées s'inclinent avec grâce et les corsages, d'une coupe élégante, moulent la taille. Garnitures très variées et bien appropriées au genre de la robe. Pour les jeunes filles, M^{me} Denzeln fait de gentils costumes en lainage, avec la jupe doublée et une façon de corsage qui leur sied particulièrement bien. C'est un genre de draperies croisées, dans une ceinture Empire, sur un haut de gilet plat ou à gros bouillons, en bengaline ou en gros tulle moucheté de fleurettes brodées. Pour les dames d'un certain âge,

M^{me} Denzeln a des formes pratiques inspirées de la mode du moment, et des garnitures qui, en enjolivant l'ensemble de la robe, ne lui enlèvent pas le côté un peu sérieux qu'elle doit avoir.

NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE

Au lieu des tissus blancs de l'été, à Paris comme à Nice, on portera les lainages aux tons nouveaux édités, pour les couturiers en renom, par MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Avec les tissus déjà annoncés, tels que les draps à côtes droites à 3 fr. 95 le mètre en 1 m. 40 de largeur, les draps de Sedan, entièrement décatés, intachables à l'eau à 6 fr. 75 le mètre en 1 m. 20, et 8 fr. 75 en 1 m. 40, d'une grande solidité et de coloris seyants. Ne pouvant indiquer tous les tissus nouveaux, désignons ceux qui feront genre et que le grand chic impose. La bure triolet, fantaisie deux tons, noir et bleu, marine et or, loutre et or, etc., à 8 fr. 25 le mètre. La zibeline unie, nuances nouvelles, en 1 m. 40 de large à 12 fr. le mètre; la cheviote glacée d'Irlande à 7 fr. 50 le mètre. La bure, beau lainage uni, à 7 fr. 25. L'armure Salammbô; la diagonale épinglée soie, avec oppositions de couleurs d'un effet très harmonieux. Toutes ces nouveautés ont 1 m. 20 de largeur; cinq mètres suffisent pour une robe; la dépense est donc insignifiante et constitue néanmoins le suprême de l'élégance.

Pour toilettes de cérémonies, nous avons de très jolis velours glacés soie mille raies, à 22 fr. le mètre, en 1 m. 20 de largeur; des velours soie à rayures canelées, à 17 fr. le mètre, en 80 cent. de large; des lainages rayés chenille, de coloris très élégants; ces rayés coûtent 17 fr. le mètre et se font en 1 m. 20 de largeur. Dans tous les trousseaux, on verra ces jolis tissus.

Les échantillons seront envoyés franco à nos abonnées qui en feront la demande; elles sont priées de les renvoyer le plus tôt possible. Celles qui désirent profiter des fins de pièces auront en ce moment un beau choix.

Explication des Gravures noires

(pages 121 et 123)

Petite bibliothèque pouvant aussi servir de casier à musique et d'étagère pour objet d'art. — En noyer ciré, époque Renaissance. Les colonnettes sont finement sculptées et tournées.

Les portes pleines sont décorées de têtes sculptées dans le bois même; têtes représentant des personnages de l'époque.

Caisse pour plante d'appartement. — Si l'on a ou si l'on peut se procurer une boîte à cigares de forme carrée, cela dispensera de faire la carcasse. Sinon, voici la manière de la confectionner :

Un carton assez fort de 40 cent. de longueur sur 25 cent. de hauteur. Plier le carton en le divisant, en quatre panneaux de 20 cent. chacun, sans le casser. Consolider les angles en y collant une bande de papier posée à cheval.

Fermer la caisse en collant intérieurement et extérieurement une bande de papier sur les deux bouts rejoints de la bande.

Le fond sera taillé en carton sur les mesures nécessaires pour l'introduire dans l'intérieur de la caisse, où il sera enfoncé jusqu'au bas, moins un centimètre.

Le fixer par une bande collée à l'envers et par deux minces lattes qui seront disposées en croix sur le fond; tout cet arrangement, qui permettra de mettre un pot de terre, sera caché par un carré de carton, couvert de satinette, que l'on collera dessus.

Les panneaux de la caisse sont diversement tendus :

L'un avec une bande d'étoffe ancienne ou un large galon qui le traverse en biais; l'autre la bande mise verticalement; le troisième la bande en chevron; le quatrième la bande droite.

Ce sont donc les angles qui sont couverts de peluche, ainsi que l'indique notre modèle.

Une dentelle ou un galon cache le point de jonction des étoffes; une frange en or entoure le bas de la caisse, une dentelle un peu haute entoure le haut.

Tendre l'intérieur d'une satinette foncée.

Cette jolie caisse, facile à faire, ne revient pas cher.



Caisse pour plante d'appartement.
Modèle de M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

Explication de la Gravure noire intérieure (pages 126 et 127)

N° 1. *Vêtement style Louis XIII.* — Il convient pour dame d'un certain âge, il est en peluche ombrée nuance chaudron, serré derrière sous un pli Watteau et tombant droit devant sur une pelisse en ottoman Suède. Celle-ci est fermée par de petites cordelières disposées par trois rangs et terminées d'aiguillettes dorées. Autour de la taille, ceinture en peluche chaudron. Les manches, très amples, sont brodées d'un dessin en fil d'or, et prises dans un poignet de peluche. Ce vêtement est orné d'un col se tenant droit sur les épaules, il disparaît derrière à la naissance du pli Watteau. Broderie d'or sur les devants.

Comme chapeau, une minuscule capote en jais garnie devant d'un papillon aux ailes déployées, rehaussé de pierreries. Brides chaudron.

N° 2. *Toilette Empire pour jeune femme.* — C'est une sorte de tunique grecque en crêpe de Chine bois de rose, ouverte de côté sur un panneau en velours écossais.

La jupe est garnie dans le bas d'un cordon de plumes bois de rose surmonté d'une haute et riche broderie de soie rehaussée d'argent.

Même garniture de chaque côté de l'ouverture, et au corselet à taille ronde. De celui-ci part une draperie gracieusement chiffonnée et ornée d'un bijou sur l'épaule et à la poitrine.

Manches justes boutonnées sous un volumineux jockey de velours écossais.

Coiffure grecque avec bandeau d'acier fixant un papillon niché dans les mèches sur le front.

N° 3. *Toilette de réception.* — Elle est en belle soie brochée vert-de-gris de deux tons. La robe princesse à courte traîne a de nombreuses coutures taillées en biais; sur chacune d'elle est posé un cordon de chenille et acier mélangés. Même cordon à la taille.

Cette toilette, d'une grande simplicité, prend un caractère riche et original par la garniture de son corsage. Sur l'empiècement, en vieille guipure de prix, vient s'appuyer une sorte de col-pèlerine Anne d'Autriche en même guipure.

Aux manches à gigot, très accentué, poignet en guipure. Marabout de soie au col et au bas de la robe faisant dépassant.

N° 4 et 5. *Toilette de ville en vigogne ou drap nuance carmelite.* — Le corsage, rentré dans la jupe en biais et à courte traîne, est serré par une draperie Empire en velours écossais. Il se garnit d'un rabat en dentelle bise formant godet dans le dos. Poignet de dentelle sur la manche large et courte en velours écossais.

Grand chapeau de feutre relevé derrière, orné de lophophore dans lequel est niché une tête de grand-duc.

N° 6. *Mante czarine.* — Elle se fait en riche broché de soie, ouatée et doublée de surah de nuance claire. Elle tombe droite devant, sans couture et est à pli Watteau derrière. Une pèle-

rine de dentelle voile les épaules, elle est ornée d'un bouilloné faisant épauvette et fermée par un nœud de ruban. Col incroyable garni de cailloux du Rhin.

Chapeau avec panache d'autruche et ruban broché. (Patron découpé.)

N° 7. *Veste haute nouveauté.* — Elle se fait très ajustée, sans couture dans le dos, mais seulement sous le bras. Un fort joli revers, formant en même temps une petite veste Figaro, est pris dans la pince unique du devant; il est garni au col, fortement évasé, d'un mince cordon d'astrakan. Boutons en passementerie aux devants du vêtement et à la veste.

La manche *botte de gendarme* est fermée dans le bas par les mêmes boutons en passementerie; cordon d'astrakan au bord.

Capote en drap brodée de paillettes irisées sur le fond et autour de la calotte. Même broderie sur le nœud droit posé devant.

N° 8. *Pelisse Marie-Louise.* — Ce vêtement, très confortable

et facile à mettre et à ôter, sera adopté par les personnes qui aiment les choses pratiques en même temps qu'élégantes. Elle sera en drap, en lainage ouaté et doublé ou plus richement en gros grain de soie, en satin ou en faille brochée.

Notre modèle est froncé dans le dos et devant. De la couture du côté part une ceinture qui sera une cordelière plate si la pelisse est en lainage ou en drap, un beau galon de jais à pendeloques s'il accompagne un vêtement en soie.

Une première pèlerine garnie de plume tombe droite et ample sur les bras; au-dessus, froncé à un empiècement, est une sorte de volant bordé de plume, formant un peu la pointe dans le dos et descendant devant en cascade. Col haut et droit garni de plume.

Chapeau Frondeur en feutre, simplement garni de velours, à la pièce, de deux tons avec une riche boucle en orfèvrerie devant.

Explication de la Gravure coloriée 4906

Toilette de ville. — Le costume complet est en sergé marine rayé de filets verts. La jupe, forme parapluie, est ornée dans le bas d'un biais haut de 60 cent. surmonté d'un galon noir brodé or. Ce biais, en velours vert, se retrouve au corsage, disposé deux fois autour du buste, avec le même galon cerclant les biais des deux côtés.

Manches à gigot terminées dans le bas par un ornement en velours formant entonnoir. Col de forme entonnoir avec galon au pied.

Le chapeau qui accompagne cette toilette est un feutre à bord plat sans fond, orné, devant, d'un nœud alsacien en velours vert. Belle boucle d'où s'échappent deux plumes noires posées en aigrette.

Pelisse duc de Guise. — Ce modèle, d'une grande simplicité,

sera remarqué par nos lectrices pour sa coupe élégante et du meilleur goût. Exécutée en drap, cette pelisse ne perdra rien de son cachet; elle fera un vêtement confortable pour la rue, très facile à porter. Notre modèle est en velours du Nord, ou peluche, doublé de satin corail.

De l'empiècement brodé de jais partent deux plis en plein biais formant de profonds godets donnant ainsi à la pelisse un aspect ample très large sur la robe.

Col Médicis largement gondolé, couvrant entièrement la nuque; il est bordé d'un cordon de plume se retrouvant en collier au pied du col.

Capote en jais. Le fond, en forme de cône, est recouvert d'une riche broderie or et jais. Devant, un papillon aux ailes déployées, avec antennes de lophophore.

CAUSERIE

Le 22 Septembre à la campagne.



Nous avons lu, dans le calme de la campagne, le récit des fêtes du centenaire de la République. On s'en ressentait très peu au village; il y a bien eu quelques illuminations, une retraite aux flambeaux et une revue des sapeurs-pompiers. En outre, des coups de fusil tirés dès l'aube, à l'heure où d'ordinaire on ne chasse pas, simulaient de leur mieux

les salves du canon et annonçaient un mémorable anniversaire. Mais rien de tout cela n'a pu faire une très vive impression sur l'esprit des paysans, qui n'avaient jamais entendu parler de Valmy et qui embrouilleront toujours un peu les dates du 14 Juillet et du 22 Septembre, malgré

les explications de M. Floquet touchant l'unité des principes de la Révolution : « Nous continuerons à célébrer avec une égale piété la fête annuelle de la liberté française, conquise dans un jour d'enthousiasme, le 14 juillet 1789, après avoir célébré cette année le centenaire du 22 septembre 1892, qui donna la consécration légale à la victoire du peuple... »

— Deux fêtes de la République dans un seul été, c'est beaucoup !

Voilà les réflexions du village.

On nous écrit de Paris que la cérémonie du Panthéon a été des plus émouvantes, que le *Chant du départ* a produit un effet merveilleux, que les chars symboliques représentaient un carnaval splendide où ne manquaient pas les confetti. N'importe, mes lectrices me croiront peut-être sans trop de peine si je leur déclare ne regretter rien de tout cela, non pas même de n'avoir pu assister, dans certains quartiers populeux, à l'autodafé du mannequin de paille représentant la

Royauté, ce qui était pourtant pittoresque, original et rappelait le beau temps des fêtes révolutionnaires, car — on ne saurait se le dissimuler — la France y revient, et les neuf baptêmes civils de Saint-Denis prouvent qu'elle ne les imite pas sous leurs aspects les plus inoffensifs.

Certainement, les fêtes de la Fédération ne manqueraient point d'une certaine grandeur; qui donc voudrait médire de la première, de celle qui eut lieu comme pacte d'alliance sur l'immense esplanade du Champ de Mars et où Louis XVI accueillit les fédérés avec une bonté si grande, que le peuple attendri fit éclater, dans un élan d'amour, les cris de : « Vive le roi ! » tandis que celui-ci s'engageait à maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale? La reine, élevant le dauphin dans ses bras, déclarait s'unir au serment de son époux, etc'était un redoublement d'enthousiasme : « Vive la reine! Vive le dauphin ! » Tambours, musique, décharges d'artillerie, tous les bruits d'allégresse se confondaient pour annoncer la bonne entente d'un peuple libre et d'un roi-citoyen. Talleyrand bénissait les drapeaux; Lafayette, à la tête de l'état-major, jurait devant Dieu de servir fidèlement la nation, la loi et ses princes; trois cent mille spectateurs, oublieux d'une pluie d'orage qui les mouillait jusqu'aux os, assistaient respectueux à l'office divin célébré sur l'autel de la patrie, où, tout à coup, au moment de l'élévation, un rayon de soleil, perçant les nuages, éclairait l'hostie et semblait sourire à la joie d'un peuple.

Oui, ce jour d'illusion généreuse fut un beau jour; tout le monde était sincère, tout le monde croyait à l'impossible. Comment n'aurait-on pas salué, dans la France entière, le rêve grandiose qui ne devait avoir, du reste, que la durée habituelle des rêves? C'était en 1790. Entre cette première Fédération et la seconde, célébrée le 10 août 1893, et dont le peintre David fut l'ordonnateur, beaucoup de sang coula; on était tombé de l'utopie généreuse dans de sinistres réalités. Puis les fêtes républicaines se succédèrent, tantôt pour célébrer l'anniversaire du 14 juillet 89, tantôt celui du 10 août 92, voire même la date lugubre du 21 janvier 93, commémoratives aujourd'hui et demain funéraires, en l'honneur de défunts illustres.

Le 20 brumaire, Notre-Dame, devenue le temple de la Raison, vit inaugurer le culte de la nouvelle déesse; quelques jours auparavant, une de ces mascarades en musique, dont on paraît reprendre le goût, avait eu lieu dans la salle de la Convention. Mêmes pompes pour les fêtes qui, destinées à remplacer celles du calendrier romain, étaient dédiées à l'Etre suprême et à la Nature, au genre humain et à la vieillesse, à la tendresse maternelle, à la piété filiale, aux vertus civiques divinisées. C'était donner le change au besoin de religiosité encore bien fort dans les âmes; car, en pleine Terreur, on reconnaissait, somme toute, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Saint Vincent de Paul était, d'ailleurs, la seule figure chrétienne qui restât debout sur les ruines

de l'ancienne liturgie. On honorait cet apôtre de la charité ni plus ni moins que Marc-Aurèle ou Guillaume Tell, à Saint-Sulpice, devenu le temple de la Victoire, comme Saint-Germain-l'Auxerrois était celui de la Reconnaissance.

Bonaparte mit fin à des réjouissances politico-païennes qui, lorsqu'on en lit la description, font trop penser aux arcs de triomphe, aux défilés, aux feux de joie, aux hymnes, aux discours et aux apothéoses dont les journaux ont retenti pendant vingt-quatre heures. Quand ces sortes de manifestations sont spontanées, elles peuvent toujours passer pour de dangereux préludes; quand elles sont simplement sur commande, elles ont le tort de coûter beaucoup d'argent; des accidents de personnes et quelques cris séditieux les accompagnent d'ordinaire, même quand tout se passe avec ordre d'une façon générale.

Peut-être faut-il donc souhaiter qu'elles ne deviennent pas aussi nombreuses de nos jours que Robespierre le souhaitait en son temps, quoi qu'en dise un bon curé de notre voisinage, homme d'esprit, d'une rare tolérance :

— Je n'y vois aucun inconvénient, pourvu qu'on ne voie pas d'inconvénient non plus à nos processions, qui ont leur genre de beauté.

Pardonnez-moi, chères lectrices, ces réflexions faites à bâtons rompus, en lisant le *Temps* et le *Figaro* pendant la dernière semaine de septembre, à l'ombre des charnelles à peine teintées, malgré une longue sécheresse, par les premières nuances de l'automne. Je jouis délicieusement de ces « jours de cristal » dont parle M^{me} de Sévigné. Il n'est question autour de moi que de battues; les hommes tirent les lièvres, les lapins, les perdreaux, du matin au soir, nous laissant à notre tapisserie et à nos promenades, entrecoupées par des visites et par ces grands dîners joyeux dont la chasse est le prétexte.

Il y en a dans tous les châteaux des environs, et ils sont nombreux. Le duc et la duchesse de La Rochefoucauld-Doudeauville tiennent leurs états à Bonnetable, dont les six grosses tours à créneaux et mâchicoulis entourées de douves larges et profondes, conservent un remarquable aspect de grandeur féodale, à l'entrée de la très ancienne petite ville qui fut jadis une baronnie. On y a reçu dernièrement en grand apparat le jeune ménage d'Harcourt; un Jean d'Harcourt a, on le sait, construit au xvi^e siècle cette forteresse devenue maintenant un centre d'élégance où le *high-life* de la province se donne rendez-vous. Détail à noter, la duchesse a un *jour* ni plus ni moins qu'à Paris et on l'imite à la ronde. Cela met fin (on peut le regretter) à l'agréable laisser-aller des relations intimes et journalières, cela supprime l'impromptu charmant qui déroutait la cérémonie et la vanité trop promptes à se glisser partout; mais les châtelaines vous disent qu'elles y gagnent plus de liberté. La liberté est décidément le but de toutes les aspirations, du haut en bas de l'échelle sociale, chez nous et à l'étranger. Les châteaux veulent être libres de fermer leurs portes ni plus ni moins que des maisons bour-



Manteaux et Costumes d'hiver de Madame GRADOZ, 67, rue de Provence. — Chapeaux de Mademoiselle THIRION, boulevard Saint-Michel, 47.

geoises ; les princes prouvent qu'ils sont libres d'épouser non pas des bergères, mais de simples mortelles, choisies dans des cercles artistes et littéraires, témoin les deux mariages, à deux ou trois jours de distance, du prince Henri de Hesse avec M^{lle} Herjik, et du prince Ernest de Saxe-Meiningen avec M^{lle} Jensen ; encore sont-ils morganatiques : le prince de Suède, l'archiduc Jean Ort et le prince de Battenberg ont fait mieux.

Enfin, tandis que les Altesses se marient à leur guise, le commun des mortels profite de plus en plus, les statistiques le prouvent, des libertés fournies par la loi du divorce. Au nom de la liberté permise à la campagne, des jeunes filles du meilleur monde ont chanté dernièrement, à ma connaissance, devant un cercle nombreux, — dans un de ces châteaux où leurs aïeules eussent soupiré, en s'accompagnant de la harpe, une romance langoureuse de M^{me} Duchambge, sous la Restauration ; ou bien chanté au piano l'une des mélodies gracieuses et faciles de Loïsa Puget, au temps de Louis-Philippe, — deux chansons de café-concert, *le Pendu* et *le Bal de l'Hôtel-de-Ville*. C'est caractéristique de notre fin de siècle.

Pour sortir des *modernités*, permettez-moi de vous parler d'un beau livre que, pendant les longs loisirs dont on ne jouit guère que loin de Paris, je viens d'achever sans hâte, comme il convient pour des lectures sérieuses. Je veux parler des lettres de M. Guizot. Parmi les passages marqués du crayon et de l'ongle que j'ai relus à plusieurs re-

prises, voici le plus frappant peut-être : il est transcrit pour celles de mes lectrices qu'a pu atteindre un deuil de cœur ancien ou récent (et qui donc, hélas, échappe à ces déchirements-là ?). Elles trouveront les consolations que j'ai trouvées moi-même dans cette page admirable écrite en 1821 par M. Guizot à son ami, M. de Rémusat :

« Que l'idée d'une mère perdue soit pour nous autre chose qu'un souvenir ; qu'elle demeure en nous comme un symbole de la réalité absente, mais non détruite, que la présence réelle subsiste ; elle subsistera si nous sommes capables de nous élever à elle, si nous savons nous dégager assez de la vie matérielle et du temps pour leur soustraire ce qui ne leur appartient que quand notre faiblesse le leur livre : notre pensée. Votre mère était là, hors de vous, devant vos yeux ; elle est encore là, en vous, devant votre esprit ; qu'elle y reste, et elle sera encore présente à votre être véritable et, en déplorant de ne plus la voir à vos côtés, vous la retrouverez en vous, et ce sera pour vous la seule consolation, comme nous nous consolons par la possession intérieure de la vérité lorsque nous ne la voyons pas réalisée au dehors. »

Très peu de femmes, très peu d'orphelines, dans le monde proprement dit, liront peut-être la correspondance de M. Guizot. Ne serait-il pas grand dommage pourtant que ces lignes, d'une si haute portée, fussent perdues pour elles ?

T. B.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



ABORD elle n'avait jamais songé à se les remémorer, elle était trop petite fille et certes elle pensait plus à ses jouets qu'au mariage de sa sœur ; mais, depuis quelques mois, cette idée lui trottait par

la tête, et elle jalousait Marceline quand elle pensait qu'un jour viendrait où elle serait la riche meunière des Jongues. Elle la jalousait aussi quand elle se la figurait au bras d'André.

N'était-il pas, en effet, comme le lui répétait si souvent Linette, le meilleur, le plus intelligent, le plus brave et le plus beau garçon du village ?

Avec une imagination comme la sienne, son cœur atrophié et son cerveau mal équilibré, est-ce que cela ne devait pas la tenter ?

Lorsque, le soir, la meunière et André eurent

quitté l'auberge après une bonne accolade à chacun, Marceline ne put s'empêcher de pleurer, toute seule, dans un coin de la salle maintenant déserte.

Toute seule ? Je me trompe, car si Céssette semblait être assoupie dans le grand fauteuil de paille, elle ne la vit pas moins essuyer ses yeux et elle l'appela vers elle.

— Je sais bien ce que tu as, ma pauvre petite, lui dit-elle, et c'est pourquoi je ne te demande point la cause de ton chagrin. Mais il ne faut pas tout de même te désoler comme ça ; André t'aime toujours, tu peux me croire, bien qu'il ne se soit point montré aussi avenant que tu voudrais. Il est sous le coup d'un changement trop brusque, tu comprends, et ça lui tourne un peu la tête, à ce garçon...

Elle se leva, s'approcha de la jeune fille et l'embrassa tendrement.

— Tu verras, continua-t-elle, qu'il ne sera point de même à sa prochaine visite. D'abord, c'est bientôt la noce, d'autant que maintenant ça ne dépend plus que de toi, et tu ne vas pas retarder encore, je suppose ?

— Peut-être bien que si ! répondit Marceline.

— Par exemple ! s'écria Césotte. Et pour quelle raison ?

— Pour cette raison, ma bonne, que je ne peux devenir la femme d'André si son cœur a changé...

— Mais il n'a pas changé !

— J'ai vu ce que j'ai vu, dit-elle avec un sourire triste, et ça me donne à réfléchir. Me voici devenue quasi vieille maintenant. Pense donc, j'ai vingt-quatre ans passés ; oui, oui, il n'y a point à y revenir, j'ai coiffé Sainte-Catherine, et... et... il n'en manque pas de plus attirante que moi dans le village.

— Ça dépend ! fit la nourrice. Pour de plus jeunes, c'est bien sûr qu'il en trouverait, quoi ! qu'il ne faille point te croire vieille ; mais, pour de plus jolies et de plus avenantes, moi je n'en sais pas dans tout Virmont... Oh ! je te dis ça, comme je le pense, parce que je te connais, tu n'en tireras pas vanité. Et puis, où donc en chercherait-il une plus travailleuse, plus ordonnée et de meilleur cœur ; ça compte bien un peu, je suppose !

— Tu me vois avec tes yeux, nourrice...

Elle soupira et refoula ses larmes prêtes à jaillir encore.

— Allons, reprit-elle, je veux te croire, et tiens, regarde, je souris. Après tout, peut-être bien que j'ai tort de penser ces choses. C'est fini maintenant...

Elle continua ses occupations un instant interrompues, remettant tout en place dans la grande salle, et en apparence redevenue gaie.

Mais c'était plus fort qu'elle, un pressentiment de malheur l'étreignait et jetait un voile d'ombre sur l'avenir si joyeusement entrevu jusqu'alors.

XIII

Un mois, deux mois, puis trois s'étaient écoulés, et André Marosselle, qui cependant venait régulièrement à l'auberge passer une heure chaque jour, ne décidait rien pour son prochain mariage.

Il disait bien, de temps à autre : Quand nous serons en ménage, nous ferons ceci, nous ferons cela... mais c'était tout.

Marceline ne s'illusionnait plus maintenant ; elle savait à quoi s'en tenir et Césotte aussi, quoiqu'elle n'en voulût rien avouer, et encore Faustine qui, depuis un peu de temps, se montrait très bonne et affectueuse pour sa sœur. Seul, le bonhomme Cressent semblait ne rien voir, ne rien comprendre. Et peut-être même était-il sincère dans sa naïveté, car il avait toujours un peu manqué de clairvoyance. Il ne s'étonnait même pas de ce singulier retard, du peu d'empressement apporté par le meunier à

fixer enfin le jour des épousailles, et trouvait suffisante la raison donnée par Marceline et suggérée par son fiancé ; il fallait attendre, disait-elle, qu'un oncle d'André, qu'il aimait beaucoup et qui habitait loin, pût venir assister à la noce. Il était malade en ce moment, André l'affirmait, mais en voie de guérison.

Quand il fut guéri et que le meunier annonça, sans beaucoup de joie, qu'il fallait enfin se décider, ce fut au tour de la jeune fille de prétexter une raison quelconque, propre à retarder encore. Une pure invention, cette raison, dont je ne me souviens pas tant elle paraissait futile, si futile que l'aubergiste lui-même en fut frappé.

— Comment veux-tu que je me marie ? dit-elle à Césotte qui la questionnait. Il ne m'aime plus !

La servante chercha bien à la dissuader de cette vilaine idée, mais elle ne put y parvenir. Non, non, elle ne se trompait pas, André ne l'aimait plus. C'était sa faute aussi, et elle ne lui en voulait pas, car il faut un amour bien robuste pour résister à une aussi longue épreuve que celle qu'elle lui avait imposée. Pensez donc, sept ans ; c'était bien de la folie ! Et cependant elle ne s'en repentait point... Elle se devait alors à Faustine, et son devoir comme sa tendresse la retenait près d'elle, encore si enfant.

Aujourd'hui Faustine était grande, forte, elle avait l'âge de Marceline lorsque André vint la demander en mariage, elle était admirablement jolie...

— Raison de plus pour te marier de suite, interrompit la servante ; qui sait ce qui pourrait arriver plus tard ?

— Rien qui ne soit arrivé déjà, répondit la jeune fille.

André n'est pas sans avoir fait de comparaison entre nous, j'ai vingt-cinq ans bientôt et elle en a dix-sept. Elle est vive, gaie, joyeuse comme pinson, fraîche comme une fleur, blonde comme nos blés. Et moi ?... Mais regarde-moi, ma pauvre Césotte ! J'ai des yeux cernés, et, si tu cherchais, tu me trouverais certainement des cheveux blancs !

— Si tu as les yeux cernés, répondit-elle, c'est du mauvais sang que tu te fais depuis quelque temps, et si tu as des cheveux blancs c'est de l'ennui que tu as eu quand André était loin. Et c'est une raison de plus pour qu'il t'aime. Ah ! bien, il ferait bon voir qu'il te délaisse pour une autre, après que tu l'as attendu des années !

— C'est moi qui ai voulu.

— Oui. Et c'est toi aussi qui as refusé bien des épouseurs qui se présentaient en son absence, comme Paulin Mignot, Michel Blauvet et Pierre Lary...

— Puisque j'aimais André.

— Alors, tu te serais consacrée à ta sœur et tu aurais souffert sept ans pour elle, pour qu'un beau jour cette chipie...

— Oh ! Césotte...

— Je dis ce qui est, voilà tout ! Mais, tiens, ne me parle pas de ces choses ; moi je ne veux pas le croire, parce que, vois-tu, ça serait trop vilain.

André peut bien s'être laissé entraîner un instant, car c'est une enjôleuse, je le sais; mais, au fond, il ne pense qu'à toi et la raison que tu as donnée pour retarder les noces ne suffisant pas, il ne voudra pas attendre, j'en suis bien sûre.

André ne voulut pas attendre effectivement, et huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'un matin, tandis que Faustine s'était rendue au marché de Virmont, il vint tout exprès pour fixer définitivement le jour des épousailles.

Ah! comme il était blanc cette fois-là! La fine fleur de froment ne poudrait pourtant pas son frais visage et l'air vif de ce matin de septembre lui avait cependant fouetté le sang. Comme il était ému aussi, le tic-tac de son moulin faisait moins de bruit que son cœur dans sa poitrine, et lorsqu'il prit la main de Marceline, la jeune fille remarqua qu'il avait la fièvre.

Elle fut aussi émue que lui, et toutes ses craintes, ses tourments, ses chagrins, s'envolèrent soudain sous le regard attendri de son promis comme les chimères de la nuit au premier rayon du soleil.

Ainsi, elle s'était trompée! Avec quelle immense joie elle l'entendait réfuter les objections qu'elle soulevait encore et parler du jour prochain où elle serait sa femme.

Elle en était si heureuse et si fière, la pauvre fille, qu'elle ne remarquait pas l'effort empreint sur son visage, ni le manque d'enthousiasme qui accompagnait ses paroles.

Elle espérait, elle croyait, ne se doutant pas qu'en agissant comme il le faisait, André obéissait à la voix du devoir et non à l'impulsion de son cœur, ne se doutant pas de la torture qu'il endurait, et, pleine de confiance, elle lui souriait.

Eh bien, oui, c'était un rude sacrifice, allez, maintenant, pour le meunier, que d'épouser Marceline; mais, ce sacrifice, il le faisait cependant bravement. Il aurait préféré mourir, non seulement que d'avouer son amour pour une autre, mais encore que de lui faire le chagrin qu'il redoutait; car il aimait encore la jeune fille, sincèrement, profondément, comme une amie, comme une sœur, et il savait bien quelle horrible souffrance elle éprouverait s'il osait lui ouvrir son cœur où le nom d'une autre remplaçait le sien.

Et quelle autre!

— Ainsi, dit le père Cressent, c'est décidé, c'est conclu, et tu n'y reviendras pas, ma fille; vous vous marierez pour la Saint-Michel, qui est le 29 de ce mois, et, comme il n'y a plus que quinze jours, tu iras demain à la ville avec Céssette et Faustine pour...

— A la ville! s'écria soudain une voix derrière eux, pourquoi donc faire? Ce n'est point jour de fête ni de grand marché...

C'était Faustine qui entra à l'improviste, fraîche et contente, avec du soleil plein les yeux.

André tressaillit, se retourna brusquement et pâlit.

— Tu accompagneras ta sœur à la ville, ré-

pondit l'aubergiste, tandis que la jeune fille déposait sur la table son panier de provisions, pour l'aider à choisir sa robe de noce.

— Ah! fit-elle en passant la main sur son front qu'une sueur mouilla soudain. Ah! c'est... arrêté, maintenant? André... épouse... épouse Marceline!

Ses yeux se creusèrent, elle devint horriblement pâle, et brusquement, bien qu'elle cherchât à se retenir, elle tomba sans connaissance.

Marceline courut à elle, effrayée, la releva seule, sans le secours de personne, l'assit dans le grand fauteuil, et devant André, anxieusement penché sur Faustine, elle lui mouilla les tempes elle-même, éloignant d'un geste son père et la servante.

— Laissez-moi faire!

— Mais, si elle allait mourir? murmura le meunier en s'agenouillant près d'elle et en prenant dans ses mains les mains froides de la jeune fille.

Marceline le regarda un instant, une seconde, et il sentit qu'elle comprenait ce qui se passait en lui. Il détourna la tête et ne vit pas les deux larmes qui, sortant de son cœur serré comme dans un étau, montaient aux yeux de sa fiancée.

Quelques minutes suffirent pour que Faustine revint à elle.

— Mais qu'est-ce qui t'a prise comme ça, tout d'un coup? demanda l'aubergiste peu perspicace, encore épeuré de cette petite scène.

Céssette haussa les épaules.

— Elle ne vous le dira point, allez! répondit-elle d'un ton bourru, ni le meunier non plus, encore qu'il le sache pour son compte. Ce n'est point beau tout de même, ce que vous faites là, mes fistons!

— Comment, ce qu'ils font là? s'écria le père Cressent.

— Eh oui! reprit la bonne femme; je ne sais pas où vous avez les yeux, vraiment, pour ne pas voir.

— Céssette! tais-toi! interrompit Marceline sévèrement, tu parles comme tu ne dois pas.

— Par exemple!

— Oui, comme tu ne dois pas! répéta-t-elle, tandis qu'André, embarrassé et honteux, ne sachant quelle contenance prendre, eût voulu s'enfoncer sous terre. D'abord, continua-t-elle, si quelqu'un avait droit de se plaindre ici, ça... serait moi, et tu vois, ma bonne Céssette, tu vois... je... je ne me plains pas!

André voulut lui prendre la main dans un mouvement de reconnaissance, mais elle se recula.

— Non, dit-elle avec effort, donnez-la... à Faustine!

Et, comme il n'osait pas, elle la lui prit et la mit dans celle de sa sœur, encore étourdie de tout à l'heure.

— Pauvres enfants! murmura-t-elle.

— Restez ainsi, André, là, à genoux près d'elle... et dites-lui... dites-lui ce que je m'efforçais de ne pas vouloir comprendre: que vous l'aimez!

— Ma sœur! supplia Faustine en baissant la tête.

— Je ne lui en veux pas, ni à toi non plus, ma fille ! continua-t-elle avec un grand effort. Le cœur, je le sais bien, ne se dirige pas comme on veut, et ce n'est pas votre faute si vous avez été attirés l'un vers l'autre. Je le voyais bien, d'ailleurs, depuis longtemps, que vous vous aimiez, mais je cherchais à me tromper quand même. Allons, André ! regardez-moi. Est-ce que je vous fais peur que vous n'osiez lever les yeux ?

— Marceline, répondit-il obéissant, en la regardant bien en face, soudain courageux devant cette fille si brave ; ce n'est pas seulement votre pardon que je veux, c'est votre estime. J'ai pour vous la plus profonde, la plus respectueuse, la plus reconnaissante affection qu'un frère ait jamais eue pour sa sœur. Ça ne suffit point pour que nous fassions mari et femme, mais ça suffit bien pour que je veuille mériter réellement votre estime, et ça ne se pourrait pas si... si j'épousais Faustine... Alors... je partirai...

Elle haussa les épaules et le dissuada de ce qu'elle appela cette folie.

L'aubergiste, pendant ce temps, ne soufflait mot. Étonné jusqu'à l'ahurissement, il ne songeait même pas à intervenir ; mais Césette roulait des yeux terribles du côté de Faustine et pensait que cette gredine était tout de même arrivée à ses fins.

Ce fut Marceline qui, séance tenante, proposa de ne rien changer aux choses projetées. La noce aurait lieu au jour fixé et ils iraient à la ville, comme on avait convenu, acheter les habits de fête... Seulement ça serait pour Faustine.

Elle dit cela d'un air assez dégagé, avec la voix ferme, et, sauf la pâleur de son visage, rien n'indiquait sa souffrance. C'est qu'elle avait de la volonté et une énergie indomptable. Et puis au fond, elle pensait, la pauvre enfant, qu'elle était seule à souffrir, tandis qu'ils auraient été deux si elle avait épousé André. Pour cette nature toute de bonté, de dévouement et d'abnégation, cette raison ne suffisait-elle pas pour jeter sur sa douleur une ombre de consolation ?

A quoi lui aurait-il servi de lier sa vie à André, puisqu'il ne l'aimait plus ?

— Surtout ne vous inquiétez pas à cause de moi, leur dit-elle encore, le bon Dieu m'aidera bien à être vaillante, vous verrez ; et s'il t'envoie une petite fille, ma Faustine, tu m'en feras la marraine... Il me semblera que c'est toi que je tiens encore dans mes bras, que je caresse et endors comme dans le temps... Allons, venez embrasser votre sœur !

Faustine se jeta à son cou en sanglotant bruyamment. André, très grave, avec un remords au fond du cœur, lui prit la main et voulut embrasser cette main compatissante qui, tout à l'heure, l'avait poussé vers Faustine ; mais elle s'y refusa et lui tendit la joue dont il approcha ses lèvres, ne se doutant pas, hélas ! que ce baiser tremblant était un dernier adieu au bonheur qui s'envolait.

XIV

Septembre faisait encore le ciel superbe, il éclairait les horizons de ses lueurs de feu et jetait sur toute la campagne ses teintes d'or et de pourpre.

La petite rivière reflétait l'azur et semblait rouler dans ses eaux chatoyantes des pierreries, des bijoux étincelants et là, près du moulin, les rayons mêmes du soleil.

Il est silencieux aujourd'hui, le moulin, et seule, la rivière chante en passant.

Les volets sont clos, la roue inerte et le meunier absent :

André Marosselle épouse tout à l'heure Faustine Cressent !

Ce n'était pas sans beaucoup de prières, beaucoup de supplications même, qu'il avait enfin décidé la grand'mère à donner son consentement. Elle n'aimait pas la jeune fille, et avec sa perspicacité et son cœur expérimenté, elle prévoyait bien, la chère femme, les misères de l'avenir.

Mais que faire ? André voulait et ce n'était plus un moutard, il pouvait se choisir seul la compagne de sa vie, et elle eut beau chercher à lui faire comprendre la folie qu'il commettait en la choisissant paresseuse et frivole, il ne voulut rien entendre. Pour lui, Faustine se corrigerait peu à peu, elle n'avait que dix-sept ans, les devoirs du ménage s'imposeraient à elle, et d'ailleurs il l'aimait. Que répondre à cela ?

Elle donna son consentement sans aucune joie, avec une appréhension qu'elle ne lui cacha pas ; mais enfin elle le donna ; et elle était à l'auberge, en ce moment, avec son petit-fils.

Que de mouvement, que de bruit il y avait dans cette vieille auberge du *Cheval Blanc*, à cette heure encore matinale où, là-haut, dans leur chambre commune, Marceline achevait d'habiller sa sœur !

Les voix montaient et arrivaient jusqu'à elles, des rires bruyants qui ébranlaient les murailles lézardées, car ils étaient nombreux en bas, au moins une trentaine de paysans qui parlaient tous à la fois, en attendant que la fiancée descendît pour se rendre à la mairie.

Des chars-à-bancs stationnaient devant la porte enguirlandée de feuillage ; et les chevaux grattaient le sol de leurs lourds sabots.

Marceline, insensible à ce qui se passait autour d'elle, ne s'occupait que de sa sœur ; et, déjà vêtue elle-même, elle mettait la dernière main à la toilette de Faustine. Une riche toilette ! Et il fallait voir comme elle était jolie, la petite mariée, avec sa jupe de laine bleu pâle, son tablier de soie changeante et sa guimpe de riche dentelle.

Ah ! oui, elle était jolie ! Jolie comme pas une.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)



8 7 3 2 6
Toilettes de la Gravure noire intérieure, vues de dos.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4906
Et le Patron découpé de la Mante de la figurine 6 de la gravure noire intérieure

DEVINETTES

Mots en croix

Deux fleurs de mon jardin à disposer en croix
à l'aide des lettres que voici :

L I I O O E E T T Q N O P U U

(Communiqué par Une ancienne abonnée.)

Mots en losange

1° Dans le sang. — 2° Ouvrage en maçonnerie.
— 3° Fausse science. — 4° Empereur romain. —
5° Moquerie. — 6° Saison. — 7° Au milieu du nez.

Mots en carré

1° Pays oriental. — 2° Interjection. — 3° Petites
îles. — 4° Tresse. — 5° Comté anglais.

(Communiqué par Une vieille tante de quatorze ans.)

Métagramme

Lecteur, ce n'est pas difficile ;
C'est même excessivement facile,
Voici : sur trois pieds un sens,
Puis jadis coiffure des sultans
Ou bien une assez belle ville.
Tu vois, je ne puis dire : Je te le donne en mille.

Charade

Afin d'entrer dans mon entier,
Mon premier ne doit point attendre
Que les glaces de mon dernier
Chassent l'amour de mon cœur tendre.

(Communiqué par Mimosa.)

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 10 SEPTEMBRE

MOTS EN CROIX : Perruche — Serin.

MOTS EN LOSANGE :

		J			
	C	A	P		
	C	A	N	O	N
J	A	N	V	I	E
	P	O	I	R	E
	N	E	E		
		R			

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

GLO	RI	A
RI	CO	CHE
A	CHE	RON

ANAGRAMME : Tante — Natte.

VERS A TERMINER : Suprême — Choix — Fois —
Même — Aime — Doigts.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.



Journal des Dames

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} GRADOZ. r. de Provence. 67. - Corsets de M^{me} EMMAGUELLE. 3. pl^{te} du Théâtre Fran-
çais - Etoffes nouvelles de la M^{me} ROULLIER FRÈRES. 27. r. du 4 Septembre - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN
15. r. de la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN 55. r. Montorgueil